



DANCE
OF
THIEVES
MARY E. PEARSON

La Martinière **j.**
FICTION

Dance of Thieves

De la même auteure :

Vow of Thieves (T. 2)
2020

The Remnant Chronicles, T. 1 :
The Kiss of Deception
2021

The Remnant Chronicles, T. 2 :
The Heart of Betrayal
2022

Mary E. Pearson

Dance of Thieves

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Isabelle Troin

LA MARTINIÈRE
fictions*

Couverture : Rich Deas

Édition originale publiée par Henry Holt and Company,
une marque de Macmillan Publishing Group, LLC, New York.
© Mary E. Pearson, 2018

Pour la traduction française :
© 2020, La Martinière Jeunesse, une marque des Éditions de
La Martinière, 57, rue Gaston Tessier, 75019 Paris
ISBN : 978-2-7324-9334-3

Conforme à la loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse.

www.lamartinierejeunesse.fr
www.lamartinieregroupe.com

*Pour Ava, Emily et Leah,
filles ardentes et irrésistibles*

NOTE TOUT, m'a-t-il dit.

Lorsque vous serez arrivés, note jusqu'au dernier mot

Avant que la vérité ne sombre dans l'oubli.

Dont acte – du moins, pour ce dont nous nous souvenons.

Greyson Ballenger, 14 ans

1

KAZIMYRAH DE BRUMEVIVE

LES FANTÔMES SONT TOUJOURS LÀ.

Les mots s'attardaient dans l'air tels des esprits scintillants, des murmures glacés m'enjoignant la prudence, mais ils ne m'effrayaient pas. Je le savais déjà : les fantômes ne disparaissent jamais. Aux moments les plus inattendus, ils se manifestent à vous, entrelacent leurs doigts aux vôtres et vous entraînent sur des chemins qui ne mènent nulle part. *Par ici.* J'avais appris à les ignorer la plupart du temps.

Nous chevauchions à travers la vallée de la Sentinelle, où les ruines des Anciens nous toisaient. Les oreilles de mon cheval frémissaient et un hennissement sourd montait de sa gorge. Lui aussi savait. Je lui caressai l'encolure pour le calmer. Six ans s'étaient écoulés depuis la Grande Bataille mais les cicatrices demeuraient visibles : chariots retournés à demi engloutis par les herbes hautes, ossements épars déterrés par des bêtes affamées, cages thoraciques de bréalots géants dressées vers le ciel, leurs côtes blanchies servant d'élégant perchoir aux oiseaux. Je sentais les fantômes planer alentour, nous observer en s'interrogeant. L'un d'eux fit courir un doigt glacé le long de ma mâchoire

et le pressa sur mes lèvres tel un avertissement. *Chuuut, Kazi, pas un mot.*

Natiya nous entraînait vers le fond de la vallée sans la moindre crainte apparente. Nous scrutions du regard les falaises déchiquetées et les vestiges de la guerre que le sol, le temps et la mémoire engloutissaient lentement, tel un serpent qui digère un lièvre gras. Bientôt, toute cette destruction finirait dans le ventre de la terre. Et qui s'en souviendrait encore ?

Vers le milieu de la vallée qui allait en s'étrécissant, Natiya fit halte et glissa à bas de sa monture, puis sortit d'une de ses sacoches de selle un carré de tissu blanc plié. Wren l'imita, sa silhouette mince ne faisant pas plus de bruit qu'un oiseau lorsque ses pieds touchèrent le sol. Synové me jeta un regard hésitant. Elle était la plus solide d'entre nous ; pourtant, ses fesses rondes restaient fermement calées sur sa selle. Même au soleil de midi, elle n'aimait pas parler des fantômes qui lui rendaient trop souvent visite dans ses rêves. Je hochai la tête pour la rassurer et, ensemble, nous rejoignîmes les autres.

Natiya s'était arrêtée près d'un tertre verdoyant, comme si elle avait deviné ce qui gisait sous l'épaisse couverture d'herbe. Elle frota distraitement le tissu entre ses doigts bruns si délicats. Cela ne dura que quelques secondes, mais j'eus l'impression qu'une éternité s'écoulait. Natiya n'avait que dix-neuf ans, soit deux de plus que nous ; pourtant, elle me paraissait beaucoup plus âgée tout à coup. Elle avait contemplé de ses propres yeux des horreurs dont nous avions seulement entendu parler. Secouant la tête, elle se dirigea vers un tas de pierres éparses qu'elle entreprit de ramasser pour les remettre en place sur cet humble monument funéraire.

– Qui était-ce ? demandai-je.

Ses lèvres se retroussèrent sur ses dents.

– Il s'appelait Jeb. Son corps a été brûlé sur un bûcher parce que telle est la coutume des Dalbretchs, mais j'ai enseveli ses maigres affaires ici.

Parce que telle est la coutume des vagabonds, songeai-je. Natiya ne parlait guère de sa vie d'avant qu'elle devienne vendaine et une Rahtan, mais moi non plus. Il est des choses qu'il vaut mieux laisser derrière soi. Wren et Synové se dandinaient, mal à l'aise, aplatissant l'herbe sous leurs bottes. Natiya n'était guère portée sur les effusions, même discrètes, et elle ne prenait jamais de retard sans une absolue nécessité. Pourtant, elle s'attardait sur place comme les mots avec lesquels elle nous avait entraînés dans la vallée. *Les fantômes sont toujours là.*

– C'était quelqu'un de spécial ? demandai-je.

Natiya opina.

– Ils l'étaient tous. Mais Jeb m'apprenait des choses, des choses qui m'ont aidée à survivre.

Elle se retourna et nous jeta un regard vif.

– Des choses que je vous ai enseignées à mon tour. Du moins, je l'espère.

Son expression s'adoucit et ses cils épais jetèrent une ombre sous ses yeux noirs. Elle nous détailla comme si elle était un général vétérane de dizaines de campagnes et nous de piètres recrues dont elle devait quand même faire des soldats. Ce qui était le cas, d'une certaine façon. Nous étions les plus jeunes des Rahtans, mais des Rahtans néanmoins. Ce n'était pas rien – c'était même beaucoup. Nous appartenions à la garde d'élite de la reine de Venda. Et nous n'avions pas obtenu cette position grâce à notre maladresse ou notre étourderie. Nous étions douées et bien entraînés. La plupart du temps, nous ne commettions pas d'erreurs. Ce fut sur moi que le regard de Natiya s'attarda le plus. En tant que chef de cette expédition, j'étais censée prendre les meilleures décisions possibles pour atteindre

notre objectif tout en garantissant la sécurité de chacune d'entre nous.

– Ça va aller, promis-je.

– Oui, ça ira, renchérit Wren en soufflant pour chasser une boucle brune qui lui tombait sur le front.

Elle avait hâte de se remettre en route. Nous étions toutes tendues et Synové tortilla nerveusement une de ses longues tresses rousses.

– Ça ira même très bien. Nous...

– Je sais, la coupa Natiya en levant une main pour l'empêcher de se lancer dans une interminable explication. Ça ira. Mais n'oubliez pas : vous devrez d'abord passer un peu de temps à la colonie. La Bouche de l'Enfer viendra après. Contentez-vous de poser des questions, de réunir des informations et de vous procurer tout ce dont vous aurez besoin. Faites profil bas jusqu'à notre arrivée.

Wren ricana. Faire profil bas était indiscutablement une de mes spécialités, mais pas cette fois. Cette fois, pour changer un peu, je comptais m'attirer des ennuis.

Un bruit de galop brisa la tension ambiante.

– Natiya !

Nous nous tournâmes vers Eben, dont le cheval fonçait vers nous en faisant jaillir des mottes de terre sous ses sabots. Le visage de Synové s'illumina comme si le soleil venait de lui faire un clin d'œil de derrière les nuages. Eben nous contourna, le regard rivé sur Natiya.

– Griz rouspète. Il veut partir.

– J'arrive.

Elle déplaça le tissu qu'elle tenait à la main. Une très belle chemise qu'elle porta à sa joue avant de la déposer sur le monument funéraire.

– Du lin de Cruvas, Jeb, chuchota-t-elle. Le plus fin qui existe.

À la sortie de la vallée, Natiya s'arrêta pour regarder en arrière une dernière fois.

– N'oubliez pas, dit-elle. Vingt mille combattants ont péri ici en l'espace d'un seul jour. Des Vendains, des Morrighais et des Dalbretchs. Je ne les connaissais pas tous, mais quelqu'un connaissait chacun d'eux. Quelqu'un qui leur apporterait des fleurs sauvages s'il ou elle le pouvait.

Des fleurs sauvages ou... une chemise en lin de Cruvas. À présent, je savais pourquoi Natiya nous avait amenées ici. Elle l'avait fait sur ordre de la reine. *Regardez. Regardez bien, et souvenez-vous des vies perdues. De ces gens qui avaient une famille et des amis. Avant d'entreprendre la mission que je vous ai confiée, contemplez cette dévastation, et souvenez-vous de ce qu'ils ont fait. De ce qui pourrait se produire à nouveau. Ayez conscience des enjeux. Les dragons finissent toujours par se réveiller pour ramper hors leur antre ténébreux.*

J'avais lu l'urgence dans les yeux de la reine. Je l'avais entendue dans sa voix. Il ne s'agissait pas seulement du passé : elle craignait pour le futur. Une catastrophe se préparait et elle voulait désespérément l'empêcher.

Je scrutai la vallée. Vus de loin, les ossements et les chariots se fondaient dans un océan vert paisible qui dissimulait la vérité. Les choses ne sont jamais exactement ce dont elles ont l'air.

Griz était impatient de lever le camp, rien de nouveau sous le soleil. Il aimait s'arrêter tôt dans la soirée et se remettre en route de bonne heure le lendemain, parfois alors que le jour n'était même pas encore levé, comme pour remporter une victoire sur le soleil. Il avait déjà attaché ses affaires sur le dos de son cheval et éteint le feu ; je le sentis trépigner derrière nous tandis que nous roulions nos sacs de couchage et bouclions nos paquetages.

Nous devons nous séparer une heure de cheval plus loin. Griz se rendrait à Civica. Notre reine avait des nouvelles qu'elle souhaitait transmettre à son frère, le roi de Morrighan, et elle n'avait confiance en personne d'autre pour les lui apporter, pas même en les Valsproys qu'elle utilisait d'habitude. Ces derniers pouvaient être attaqués par d'autres oiseaux ou abattus, et leurs messages interceptés, tandis que rien ne pouvait arrêter Griz... hormis peut-être un détour rapide par Terravin – la raison probable de son empressement. Synové aimait à dire pour le taquiner qu'il avait une chérie là-bas, et chaque fois, ça le faisait exploser. Griz était un Rahtan de la vieille école. Mais si autrefois, la garde d'élite ne comportait que dix membres et était soumise à des règles très strictes, à présent nous étions vingt et beaucoup de choses avaient changé depuis l'arrivée au pouvoir de la reine. Moi y compris.

Lorsque je commençai à plier ma tente, Griz s'approcha pour m'observer par-dessus mon épaule. J'étais la seule à transporter une tente – une petite tente qui ne prenait pas beaucoup de place. La première fois que Griz m'avait vue la sortir durant une mission dans une province méridionale, il avait sursauté et craché : *Nous n'utilisons pas de tentes*. Je me souvenais encore de la honte que j'avais éprouvée. Durant les semaines suivantes, j'avais transformé mon humiliation en détermination. La faiblesse fait de vous une cible et je m'étais promis longtemps auparavant de ne plus jamais en être une. Alors, j'avais enfoui ma honte sous l'armure que je m'étais soigneusement forgée – et qu'aucune insulte ne pouvait transpercer.

La silhouette massive de Griz jetait sur moi une ombre pareille à celle d'une montagne.

– Tu désapprouves ma technique de pliage, peut-être ?
lançai-je.

Il ne répondit pas. Je me retournai et levai la tête vers lui.

– Qu’y a-t-il, Griz ? aboyai-je.

Il frotta son menton hérissé de poils.

– Le chemin est long entre ici et la Bouche de l’Enfer.

Long, désert et *plat*.

– Où veux-tu en venir ?

– Ça va aller ?

Je me relevai et, sans douceur, lui fourrai ma tente pliée entre les mains.

– Je gère, Griz. Détends-toi.

Il acquiesça d’un air hésitant.

– La véritable question, ajoutai-je d’une voix traînante, c’est de savoir si toi, tu gères.

Il fronça les sourcils, perplexe, puis porta une main à son flanc et se rembrunit. Je souris et lui rendis sa dague courte. À contrecœur, il me gratifia d’une petite grimace admirative et glissa l’arme dans le fourreau où je venais de la dérober. Puis il secoua la tête.

– Reste sous le vent, Dix.

En me gratifiant de ce surnom, il me témoignait sa confiance. Je remuai les doigts d’un air taquin. Personne, et surtout pas lui, n’oublierait jamais comment je l’avais acquis.

– Tu ne veux pas plutôt dire au vent ? lança Eben.

Je le foudroyai du regard. Et personne, surtout pas Eben, n’oublierait que ma vie de Rahtan avait commencé le jour où j’avais craché à la figure de la reine.

2

KAZI

LORSQUE JE L'APERÇUS, la reine déambulait dans les rues étroites et crasseuses du quartier de Brumevive. Je n'avais rien prémédité, mais même des événements imprévus peuvent nous entraîner sur des chemins que nous n'aurions jamais pensé prendre, modifiant notre destinée et ce qui nous définit. Kazimyrrah : orpheline, gamine des rues invisible, puis impudente qui défia la reine et devint Rahtan.

On m'avait déjà poussée sur un certain chemin à l'âge de six ans et le jour où je crachai au visage de la nouvelle reine de Venda, je fus précipitée sur un autre. Cet instant définit mon avenir et la réaction inattendue de la reine – un sourire – définit son règne. Son épée pendait à son flanc. La foule retint son souffle en attendant sa réaction. Tous savaient bien ce qui se serait passé autrefois. Si le Komizar avait été à la place de la reine, mon corps décapité se serait déjà écroulé à ses pieds. Le sourire de la reine m'effraya davantage que si elle avait dégainé. À cet instant, je sus avec une certitude absolue que le monde où j'avais appris à me débrouiller avait disparu à jamais, et je la détestai pour ça.

Quand elle découvrit que je n'avais aucune famille à prévenir, la reine ordonna aux gardes qui s'étaient emparés de moi de m'emmener au Sanctuaire. Je me croyais si maligne à l'époque ! Bien plus que cette jeune monarque. J'avais onze ans de débrouillardise au compteur et je la tenais pour une intruse que je pourrais rouler dans la farine comme les autres. Après tout, Venda était *mon* royaume. J'avais encore tous mes doigts et la réputation qui allait avec. Dans les rues de Venda, on m'appelait « Dix » avec respect. Posséder un jeu de doigts complet était un exploit légendaire pour une voleuse, ou du moins, pour une voleuse *présumée*, car si on m'avait prise une seule fois la main dans le sac, mon surnom serait devenu « Neuf ». Les huit seigneurs de quartier chargés d'exécuter les châtiments m'avaient trouvé un autre sobriquet : ils m'appelaient la Conjureuse d'Ombres parce qu'ils juraient que même sous le soleil de midi, j'étais capable d'en invoquer une pour m'engloutir. Certains touchaient même une amulette dissimulée à mon approche.

Mais ce qui m'aidait tout autant que les ombres, c'était de connaître la politique de rue. Je me perfectionnais dans mon art en dressant les seigneurs de quartier et les marchands les uns contre les autres, comme si j'étais une musicienne et eux de grossiers tambours. Je me débrouillais pour qu'Untel se vante auprès d'un de ses collègues que je n'avais jamais rien réussi à lui soutirer, et pendant qu'il se félicitait de sa propre vigilance, je le soulageais de diverses babioles dont je pouvais faire un meilleur usage que lui. L'ego de ces hommes était mon complice. Les ruelles, les passerelles et les tunnels de Venda étaient le théâtre où j'exerçais mon art et la faim était mon infatigable tyran. Mais je n'avais pas seulement faim de nourriture : j'avais faim de réponses autrement plus difficiles à soutirer aux

seigneurs bouffis. Sombre et dévorante, c'était cette faim-là qui me poussait impitoyablement en avant.

Pourtant, à cause de la nouvelle reine, mon univers s'évanouit sous mes yeux presque du jour au lendemain. J'avais lutté bec et ongles pour me hisser jusqu'à cette position ; je refusais que quiconque m'en prive. Je ne connaissais que les rues exiguës et tortueuses de Venda. Je n'étais chez moi que parmi sa communauté criminelle dont les membres appréciaient la chaleur du crottin de cheval en hiver, le couteau planté dans un sac en toile et le sillage de grain qu'il laissait derrière lui. Ou la contrariété d'un marchand réalisant qu'il manquait un œuf dans son panier – voire, une fois où je m'étais sentie d'humeur particulièrement vengeresse, une pondeuse dans son poulailler. J'avais déjà dérobé plus gros et plus bruyant.

Je disais que je volais par nécessité, pour manger, mais c'était faux. Parfois, je volais les seigneurs de quartier pour le simple plaisir de rendre leur vie plus misérable. Du coup, je me demandais : si je devenais moi-même seigneur de quartier un jour, en viendrais-je à couper des doigts pour renforcer ma position ? Je savais déjà que le pouvoir peut être aussi alléchant que l'odeur d'une miche de pain chaude, et parfois, je n'avais pas besoin d'autre nourriture que la maigre emprise que j'exerçais sur ceux qui en avaient.

Mais comme les royaumes signaient de nouveaux traités autorisant la colonisation du Cam Lanteux, l'une après l'autre, mes victimes s'en allèrent refaire leur vie dans des espaces plus vastes et moins densément peuplés. Soudain, je me retrouvai comme un oiseau déplumé qui agite en vain ses ailes incapables de le porter. Je n'envisageais pourtant pas d'aller m'installer au milieu de nulle part. Franchement, j'en aurais été incapable. Je l'avais découvert lorsque, à l'âge

de neuf ans, je m'étais éloignée des murs du Sanctuaire en quête des réponses qui m'échappaient.

Quand je m'étais retournée vers la cité devenue minuscule et rendu compte que je n'étais plus qu'un point au milieu d'un paysage vide, j'en avais eu le souffle coupé. Le ciel s'était mis à tourbillonner et j'avais été prise de vertige en réalisant que je n'avais nulle part où me cacher – pas d'ombres dans lesquelles me fondre, pas de rabat de tente derrière lequel me planquer ou de lit sous lequel me faufiler si quelqu'un venait me chercher. Aucune échappatoire. La structure de mon monde – les planchers, les plafonds, les murs – avait disparu et je flottais à la dérive. J'avais rebroussé chemin et je n'étais jamais ressortie de la ville.

Je savais que je ne survivrais pas dans un monde à ciel ouvert. Cracher au visage de la reine était une tentative futile pour préserver l'existence que je m'étais forgée. On m'avait déjà volé ma vie une fois, je refusais que ça se reproduise. Mais certaines marées montantes ne peuvent être endiguées ; l'eau du nouveau monde montait déjà autour de mes chevilles et tentait de m'entraîner dans son courant.

Mes premiers mois au Sanctuaire furent agités. Je ne comprenais toujours pas que personne ne m'ait étranglée. Moi, je l'aurais fait. Je volais tout ce qui me tombait sous la main et j'entassais mon butin dans un passage secret sous l'escalier de la tour est. Même les appartements privés n'étaient pas à l'abri de mes larcins. Le foulard préféré de Natiya, les bottes d'Eben, les cuillères en bois de la cuisinière, des épées, des ceintures, des livres, des hallebardes de l'armurerie, la brosse à cheveux de la reine... Parfois je les restituais, parfois je les gardais, dispensant mes grâces telle une souveraine capricieuse. La troisième fois que je dérobaï son rasoir, Griz me poursuivit dans les couloirs en rugissant.

Enfin, un matin, la reine m'applaudit lorsque j'entrai dans la galerie du Conseil. Elle me dit que de toute évidence, je maîtrisais l'art du vol, mais qu'il était temps que je développe d'autres compétences. Puis elle se leva et me tendit une épée que j'avais volée. Je plantai mon regard dans le sien en me demandant comment elle l'avait récupérée.

– Moi aussi, je connais bien ce passage, Kazimyrach. Tu n'es pas la seule personne capable de te faufiler discrètement au Sanctuaire. Et si tu apprenais à faire meilleur usage de cette épée qu'en la laissant rouiller dans le noir et l'humidité d'un escalier ?

Pour la première fois, je ne protestai pas. Je voulais apprendre. Je ne voulais pas juste posséder les épées, les couteaux et les gourdins dont je m'étais emparée : je voulais aussi savoir m'en servir, et le mieux possible.

Les reliefs du paysage disparaissaient comme si des mains géantes avaient anticipé notre passage, lissé les plis des collines et ramassé les ruines. C'était étrange de ne rien voir devant moi. Jamais je n'avais suivi si longtemps un chemin sur lequel ne subsistait aucune trace d'un monde antérieur. Les ruines des Anciens étaient nombreuses à travers le continent, mais ici, il ne restait pas même un mur effrité pour jeter sur le sol son ombre misérable. Rien d'autre que le ciel immense et un vent débridé qui me comprimait la poitrine. Je me forçais à respirer profondément, me concentrant sur un point dans le lointain et faisant comme s'il s'agissait d'une ville magique pleine d'ombres qui n'attendaient que moi.

Griz s'était arrêté et discutait des points de rendez-vous avec Eben et Natiya. Le moment était venu de nous séparer. Lorsqu'il eut fini, le vétéran se retourna et scruta d'un œil méfiant l'immensité qui s'étendait devant nous.

Son regard finit par se poser sur moi. Je m'étirai et souris comme si je savourais une balade estivale. Le soleil, haut dans le ciel, projetait des ombres marquées sur son visage couturé de cicatrices, creusant les rides autour de ses yeux.

– Encore une chose... Surveillez vos arrières sur cette portion de route. J'ai perdu deux ans de ma vie près d'ici faute d'avoir regardé par-dessus mon épaule.

Il nous raconta comment des trafiquants de main-d'œuvre avaient bondi sur lui et un officier dalbretch pour les traîner dans un camp de travail, près d'une mine.

– Nous sommes bien armés, lui rappela Wren.

– Et nous avons Synové, ajoutai-je. Tu nous protégeras, pas vrai, Syn ?

Mon amie battit des cils comme si elle recevait une vision et hocha la tête.

– Promis, dit-elle avant d'agiter la main pour chasser Griz et de chuchoter joyeusement : Profite bien de ta chérie.

Griz poussa un rugissement et fit un geste dégoûté. Puis il s'éloigna en jurant entre ses dents.

Nous nous remîmes en route sans avoir reçu davantage d'instructions de Natiya. Nous connaissions déjà les deux plans par cœur : le vrai et le subterfuge. Eben et Natiya se rendaient à Parsus, la capitale d'Islandie, afin de prévenir le roi que nous allions intervenir sur ses terres. Comme la plupart des Islandiens, le roi était d'abord un fermier et son armée se composait de quelques dizaines de gardes qui labouraient également ses champs. Il manquait de ressources pour résoudre les problèmes locaux. Griz le décrivait comme quelqu'un de timoré, du genre à s'excuser platement plutôt qu'à tordre des cous, et incapable de contrôler ses territoires les plus septentrionaux. La reine était certaine qu'il ne verrait pas d'objection à notre intervention, mais le protocole exigeait qu'elle le

préviens. Simple précaution diplomatique au cas où les choses tourneraient mal.

Mais rien ne tournerait mal, je le lui avais promis.

Cependant, le roi ne serait informé que du prétexte de notre présence et non de notre véritable mission. Cette dernière était un secret bien gardé que nous ne pouvions pas même partager avec le monarque régnant.

Je rangeai la carte et fis avancer mon cheval en direction de la Bouche de l'Enfer. Synové tourna la tête pour regarder Eben et Natiya s'éloigner de leur côté, jugeant la distance qui séparait leurs montures et leur langage corporel. Pourquoi s'intéressait-elle à Eben ? Je n'en avais pas la moindre idée, mais il n'était pas le premier. Synové était amoureuse de l'amour.

Dès qu'ils furent hors de portée d'ouïe, elle demanda :

– Vous croyez qu'ils l'ont fait ?

Wren grogna. J'espérais qu'elle parlait d'autre chose, mais hasardai quand même :

– Que qui a fait quoi ?

– Eben et Natiya. Tu sais bien...

– C'est toi qui sais tout, non ? répliqua Wren. Tu es mieux placée que nous pour répondre à cette question.

– Je fais des rêves, corrigea Synové. Et si vous vous donniez un peu plus de mal, vous en feriez aussi. Mais je n'ai aucune envie de rêver de ça.

– Elle n'a pas tort, dis-je à Wren. Il est des choses qu'il vaut mieux ne pas imaginer.

Wren haussa les épaules.

– Je ne les ai jamais vus s'embrasser.

– Ni même se tenir la main, ajouta Synové.

– Ils ne sont pas du genre démonstratif, ni l'un ni l'autre, leur rappelai-je.

Synové fronça pensivement les sourcils et aucune de nous ne mentionna ce dont nous étions toutes conscientes.

Eben et Natiya étaient dévoués l'un envers l'autre et je les soupçonnais d'avoir échangé bien davantage qu'un baiser, même si j'évitais d'y penser. Franchement, je préférais ne pas savoir. Par certains côtés, je suppose que j'étais comme Griz. Nous étions des Rahtans avant tout, et cela ne nous laissait guère de temps pour autre chose. L'amour n'était qu'une source de complications. Mes brèves liaisons avec des camarades ne m'avaient apporté que des distractions inutiles – des distractions risquées qui éveillaient en moi le désir d'un futur sur lequel je ne pouvais pas compter.

Nous poursuivîmes notre chemin.

Comme toujours, c'était Synové qui faisait l'essentiel de la conversation, commentant la manière dont l'herbe haute ondulait autour des pattes de nos chevaux ou se remémorant la soupe de poireaux que sa tante préparait autrefois. Je savais qu'elle jacassait en partie pour distraire mon attention de ce monde plat et vide qui, parfois, se mettait à tanguer autour de moi et menaçait de m'engloutir dans sa gueule grande ouverte. Parfois, c'était efficace ; parfois, je devais trouver d'autres moyens de me distraire.

Soudain, Wren tendit la main et nous fit signe de nous arrêter.

– Des cavaliers. Troisième sonnerie.

Le tranchant de sa *zieth* fendit l'air tandis qu'elle sortait son arme et la faisait tourner. De son côté, Synové encocha une flèche dans son arc. Au loin, un nuage noir volait très bas au-dessus de la plaine, grandissant au fur et à mesure qu'il fonçait vers nous. Je dégainai mon épée, mais soudain, le nuage noir fusa vers le ciel. Il passa au-dessus de nos têtes, une antilope se débattant entre ses griffes. Le souffle d'air provoqué par ses battements d'ailes agita nos cheveux et nous nous baissâmes. Les chevaux se cabrèrent et l'instant d'après, la créature avait disparu.

– *Jabavé* ! gronda Wren tandis que nous nous efforcions de calmer les chevaux. Par l'enfer, c'était quoi ?

Griz avait négligé de nous mettre en garde contre ça. J'avais entendu parler de ces créatures, mais je pensais qu'on n'en trouvait que dans le grand nord, au-delà d'Infernaterr. Apparemment, je m'étais trompée.

– Un racaa, répondit Synové. Un des grands oiseaux qui mangent les Valsproys. Je ne crois pas qu'ils s'attaquent aux humains.

– Tu ne crois pas ? hurla Wren. Tu veux dire que tu n'en es pas sûre ? Pourtant, on ne doit pas avoir tout à fait le même goût qu'une antilope !

Je remis mon épée dans son fourreau.

– Espérons-le.

Wren se ressaisit et rangea sa *ziethe*. Elle en portait deux, une sur chaque hanche, et les maintenait affûtées comme des lames de rasoir. Elle était plus que capable d'affronter des adversaires bipèdes, mais un agresseur ailé l'obligeait à un nouveau calcul. Je vis les rouages tourner dans sa tête avant qu'elle déclare :

– J'aurais pu me le faire.

Je n'en doutais pas. Wren avait la ténacité d'un blaireau acculé. Les démons qui l'avaient poussée jusqu'ici étaient aussi exigeants que les miens, et elle avait affûté ses dons pour leur donner un tranchant impitoyable. Sa famille avait été massacrée sous ses yeux sur la place de Pierrenoire lorsque son clan avait commis l'erreur fatale de s'enthousiasmer pour une princesse enlevée. Même chose pour Synové, qui jouait les innocentes joyeuses mais qui était assez dangereuse pour avoir tué plus de pillards que Wren et moi réunies – sept, au dernier recensement.

Après avoir remis sa flèche dans son carquois, elle se remit à babiller. Notre rencontre avec le racaa lui avait fourni un sujet de discussion idéal. Mais l'ombre de l'animal

avait entraîné mes pensées dans une tout autre direction. À cette heure-ci la semaine suivante, c'est nous qui fondrions sur la Bouche de l'Enfer ; et si tout se passait bien, peu de temps après, je repartirais avec quelque chose de beaucoup plus important qu'une antilope entre mes griffes.

Six ans plus tôt avait eu lieu la guerre la plus sanglante que le continent ait jamais connue. Elle avait fait des milliers de morts, alors que seule une poignée d'hommes en étaient les architectes. L'un d'eux vivait encore et certains le tenaient pour le pire de tous : le capitaine de la garde de la citadelle morrighaise. Trahissant le royaume qu'il avait juré de protéger, il avait permis à des soldats ennemis de s'infiltrer dans la forteresse pour affaiblir Morrighan et faciliter sa chute. Certains de ses subordonnés avaient tout bonnement disparu, peut-être parce qu'ils devenaient trop soupçonneux. Leurs corps n'avaient jamais été retrouvés.

Les crimes de cet homme étaient multiples. Il avait notamment aidé à empoisonner le roi et à assassiner le prince héritier, ainsi que trente-deux de ses camarades. Depuis lors, il était le fugitif le plus traqué du continent. Après avoir échappé deux fois à une capture, il semblait avoir disparu. Nul ne l'avait vu depuis cinq ans, mais aujourd'hui, le hasard d'une rencontre et la langue bien pendue d'un marchand nous avaient mises sur une piste prometteuse. *Il a vendu son propre royaume, m'avait dit la reine, et la vie de plusieurs milliers de personnes pour assouvir sa cupidité. Les dragons affamés peuvent dormir pendant des années, mais ils ne changent pas leurs habitudes alimentaires. Il faut retrouver le capitaine de la garde. Les morts réclament justice, tout comme les vivants.*

Avant même de visiter la vallée des morts, je connaissais déjà les ravages perpétrés par les dragons tapis en embuscade – ceux qui se faufilaient dans la nuit, dévastant le monde sur leur passage et dévorant tout ce qui leur faisait

envie. Le fugitif paierait pour avoir volé des rêves et des vies sans le moindre remords, sans jamais se soucier de la destruction qu'il laissait dans son sillage. Certains dragons parvenaient à s'échapper, mais si le capitaine Illarion, qui avait trahi ses compatriotes et provoqué la mort de milliers d'entre eux, se trouvait bien à l'endroit indiqué, le Guet de Tor ne pourrait pas le dissimuler. Je m'emparerais de lui et il paierait avant que sa cupidité ne fasse de nouvelles victimes.

J'ai besoin de toi, Kazimyrh. Je crois en toi. La confiance de la reine était tout pour moi. J'avais des qualifications uniques pour cette mission qui m'offrait une chance inespérée de me racheter. Un an plus tôt, j'avais commis une erreur qui avait failli me coûter la vie et avait entaché les états de service presque parfaits de sa garde d'élite. « Rahtan » signifie « qui n'échoue jamais », mais j'avais échoué dans des proportions colossales. Pas un jour ne s'écoulait sans que j'y pense.

Lorsque j'avais pris un ambassadeur de Reux Lau pour quelqu'un d'autre, ma méprise avait libéré quelque chose de sauvage et de féroce en moi, comme un animal blessé dont j'ignorais la présence et que j'aurais nourri à mon insu pendant très longtemps. Instinctivement, mes jambes m'avaient propulsée en avant. Je ne voulais pas le poignarder, du moins pas tout de suite, mais sa réaction avait été plus rapide que je ne m'y attendais. Il avait survécu à mon attaque : par chance, ma lame n'avait pas pénétré trop profondément. Mais toute notre équipe avait été arrêtée et jetée en prison. Sitôt établi que j'avais agi seule, les autres avaient été libérés. Moi, j'avais croupi au fond d'une cellule d'une prison de province pendant deux mois. La reine elle-même avait dû intervenir pour calmer le jeu et obtenir ma libération.

Ces deux mois m'avaient laissé le temps de réfléchir. En l'espace d'une fraction de seconde, toute maîtrise de moi m'avait abandonnée – cette maîtrise dont j'étais si fière et qui m'avait sauvé la peau pendant des années. Mon erreur m'avait même fait douter de ma mémoire. Peut-être ne me souvenais-je plus de son visage ? Peut-être ce souvenir s'était-il effacé, comme tant d'autres ? Si je ne me rappelais plus bien son visage, il pouvait être partout. Il pouvait être n'importe qui.

Après notre retour, Eben révéla mon passé à la reine. J'ignore comment il était au courant : je n'en avais jamais parlé à personne et nul ne se souciait de savoir d'où venait une gamine des rues. La reine me convoqua dans ses appartements.

– Pourquoi ne m'as-tu rien dit au sujet de ta mère, Kazimyrh ?

Mon cœur battait follement et une bile amère remonta dans ma gorge. Je la ravalai et raidis mes jambes pour ne pas qu'elles cèdent sous moi.

– Il n'y a rien à dire. Ma mère est morte.

– Tu en es sûre ?

Au fond de moi, j'en avais la certitude et je priais chaque jour pour que ce soit bien le cas.

– Si les dieux ont la moindre miséricorde.

La reine me demanda si on pouvait en parler. Je savais qu'elle essayait juste de m'aider et que je lui devais des explications après tout ce qu'elle avait fait pour moi, mais ma mémoire et ma colère formaient un nœud que j'étais incapable de dénouer. Je pris congé sans lui répondre et, en sortant de ses appartements, je coinçai Eben dans l'escalier.

– Mêlé-toi de tes affaires, Eben ! Tu m'entends ? Ne t'occupe plus des miennes !

– Tu n'as pas à avoir honte de ton passé, Kazi. Tu avais six ans. Ce n'est pas ta faute si ta...

– La ferme, Eben ! Ne reparle plus jamais de ma mère ou je te tranche la gorge si vite que tu ne te rendras même pas compte que tu es mort.

Il tendit le bras pour m’empêcher de passer.

– Tu dois affronter tes démons, Kazi.

Je lui sautai dessus mais je ne me contrôlais plus alors qu’il était parfaitement maître de lui-même. Il avait anticipé mon attaque et me plaqua contre sa poitrine, en me serrant si fort que j’en eus le souffle coupé.

– Je comprends, Kazi. Crois-moi, je comprends ce que tu ressens, chuchota-t-il à mon oreille.

Je criai et tempêtai mais personne ne pouvait comprendre. Surtout pas Eben. Je n’étais toujours pas en paix avec les souvenirs qu’il avait réveillés. Il ne pouvait pas deviner qu’à chaque fois que je regardais ses cheveux noir filasse qui lui tombaient dans les yeux, sa peau blême ou son regard noir chargé de menace, tout ce que je voyais, c’était le conducteur prévizi qui s’était introduit dans notre mesure au milieu de la nuit, brandissant une lanterne et demandant : *Où est la gamine ?* Tout ce que je voyais, c’était moi, tremblante dans une flaque de mes propres déjections, trop effrayée pour bouger. À présent, je n’avais plus peur.

– On t’a donné une seconde chance, Kazi. Ne la gaspille pas. La reine a pris des risques pour toi. Elle ne pourra pas le faire éternellement. Tu n’es plus impuissante. Tu peux redresser d’autres torts.

Eben me serra contre lui jusqu’à ce que je cesse de me débattre. Quand il finit par me lâcher, j’étais affaiblie mais toujours furieuse et je partis boudier dans un passage sombre du Sanctuaire.

Plus tard, j’appris de la bouche de Natiya qu’Eben comprenait peut-être. Il avait cinq ans lorsqu’une hache avait fendu la poitrine de sa mère et que son père avait été brûlé vif sous ses yeux. Sa famille avait tenté de s’installer dans le

Cam Lanteux avant la signature des traités qui les auraient protégés. Eben était trop jeune pour identifier les assassins ou même leur royaume d'origine. Il lui était donc impossible d'obtenir justice, mais la mort de ses parents demeurait gravée dans sa mémoire. Comme j'apprenais à mieux le connaître à force de le côtoyer, je cessai de voir le conducteur prévizi quand je le regardais. Désormais, je ne voyais plus qu'Eben, avec ses petites manies et son propre passé douloureux.

Tu peux redresser d'autres torts.

Cet incident marqua un tournant pour moi. Désormais, plus que tout autre chose, je voulais prouver ma loyauté envers celle qui m'avait donné une seconde chance ainsi qu'à tout Venda. La reine. Il était un tort contre lequel je ne pourrais jamais rien. Mais il en existait peut-être d'autres que je pouvais contribuer à effacer.

*Approchez, mes frères et sœurs.
Nous avons touché les étoiles,
Et la poussière des possibles nous appartient.
Mais notre travail n'est jamais fini.
Le temps décrit des cercles. Il se répète.
Nous devons toujours rester vigilants.
Bien que le Dragon se repose désormais,
Il finira par se réveiller
Pour arpenter la terre,
L'estomac tenaillé par la faim.
Et il en sera ainsi
À tout jamais.*

La Chanson de Jezelia

3

JASE BALLENGER

AUSSI LOIN QUE PORTE LE REGARD, cette contrée nous appartient. Ne l'oublie jamais. Elle appartenait à mon père et à mon grand-père avant lui. Depuis l'époque des Anciens, ceci est le territoire des Ballenger. Nous sommes la première famille et nous possédons chaque oiseau qui passe dans le ciel, chaque souffle de vie, chaque goutte d'eau qui tombe des nuages. C'est nous qui faisons les lois. Nous sommes les maîtres de tout ce que tu peux voir. Ne laisse jamais une seule poignée de terre te filer entre les doigts, ou tu perdras tout le reste avec.

Je reposai la main de mon père à son côté. Il avait la peau froide et les doigts raides ; il était mort depuis plusieurs heures. Cela me semblait impossible, pourtant. Quatre jours plus tôt, il était robuste et en pleine forme, jusqu'au moment où il avait porté la main à sa poitrine et s'était dressé dans ses étrières, puis effondré. Selon la voyante, un ennemi lui avait jeté un sort. Selon la guérisseuse, c'était son cœur, et on n'y pouvait rien. Quelle que soit la raison, il ne s'en était pas relevé.

Une douzaine de chaises vides étaient encore disposées en cercle autour de son lit mais la veillée funéraire avait

pris fin. Les murmures d'adieux avaient fait place à une incrédulité muette. Je repoussai ma propre chaise et sortis sur le balcon en prenant une grande inspiration. Les collines se succédaient en ondulations brumeuses jusqu'à l'horizon. *Pas une seule poignée*, lui avais-je promis.

Les autres attendaient que je sorte de sa chambre en portant son anneau – le mien, désormais. Ses dernières paroles coulaient en moi, aussi puissantes que le sang des Ballenger. Je balayai du regard le paysage infini qui était le nôtre. Je connaissais chaque colline, chaque canyon, chaque falaise et chaque rivière. *Aussi loin que porte le regard*. Tout me paraissait différent à présent.

Les premiers défis arriveraient bientôt. C'était toujours pareil à la mort d'un Ballenger, comme si la disparition de l'un de nous pouvait provoquer l'effondrement de toute la famille. La nouvelle parviendrait aux multiples liges éparpillées par-delà nos frontières. Le moment était mal choisi car les premières récoltes arrivaient juste ; les Prévizis réclamaient une part plus grosse du gâteau, et Fertig venait juste de demander la main de Jalaine – qui n'avait pas encore décidé si elle allait l'épouser ou non. Je n'aimais pas Fertig, mais j'aimais ma sœur.

Secouant la tête, je me réfugiai à l'intérieur de la pièce. *Patri*. Tout reposait sur mes épaules, à présent, et je tiendrais ma promesse. La famille resterait forte comme elle l'avait toujours été.

Tirant mon couteau, je regagnai le chevet de mon père. Je coupai son doigt boursoufflé pour récupérer l'anneau, que j'enfilai avant de sortir dans le couloir où m'attendait une mer de visages. Les regards se braquèrent aussitôt vers mon doigt maculé du sang de mon père. La transmission était accomplie et des murmures solennels s'élevèrent autour de moi.

– Venez, dis-je. Allons nous souler.

L'écho de nos pas déterminés se répercuta dans le couloir principal comme une douzaine d'entre nous se dirigeait vers la porte. Ma mère émergea de l'antichambre ouest et me demanda où j'allais.

– À la taverne, avant que la nouvelle se propage, répondis-je.

Elle me gifla sur le côté de la tête.

– La nouvelle s'est propagée il y a quatre jours, imbécile. Les vautours reniflent la mort avant qu'elle arrive et viennent aussitôt tourner en cercle autour de sa future victime. Ils auront nettoyé nos ossements d'ici la semaine prochaine. Tu peux y aller, mais passe d'abord au temple déposer une aumône. Bois jusqu'à te rendre aveugle si ça te fait plaisir, mais garde bien tes *strazas* avec toi. Nous traversons une période dangereuse.

Elle jeta un regard d'avertissement à mes frères qui opinèrent docilement. Puis elle reporta son attention sur moi. Dans ses yeux, je voyais clairement du fer, des épines et du feu, mais derrière, je savais que se dressait un mur de douleur. Elle n'avait pas pleuré même lorsqu'un de mes frères et une de mes sœurs étaient morts, transmutant son chagrin en une nouvelle citerne pour le temple. Elle jeta un coup d'œil à l'anneau que je portais désormais et eut un léger hochement de tête. Ça devait la déstabiliser de le voir là alors qu'il venait de passer vingt-cinq ans au doigt de mon père.

Ensemble, mes parents avaient renforcé la dynastie Bal-lenger. Ils avaient eu onze enfants dont neuf avaient survécu, plus un fils adoptif pareil à une promesse que leur puissance pouvait encore croître. Ma mère se concentrait là-dessus plutôt que sur ce qu'elle avait perdu prématurément. Elle porta ma main à ses lèvres, embrassa l'anneau et me poussa dehors.

Alors que nous descendions les marches du porche, Titus chuchota :

– Les aumônes d’abord, imbécile !

Je le poussai de l’épaule et les autres, en riant, le regardèrent tomber au bas de l’escalier. Ils étaient prêts pour une soirée de débauche, une soirée d’oubli. Regarder mourir quelqu’un d’aussi plein de vie que mon père, qui aurait dû avoir encore bien des années devant lui, nous avait rappelé que la mort lorgne sur nous tous.

Mon frère aîné Gunner se rapprocha tandis que nous nous dirigeions vers nos chevaux déjà sellés.

– Paxton va venir.

J’acquiesçai.

– Mais il prendra son temps.

– Il a peur de toi.

– Pas encore assez.

Mason me donna une tape dans le dos.

– Au diable Paxton. Il ne viendra pas avant la mise au tombeau, et peut-être même pas après. Pour le moment, occupons-nous juste de te remplir d’alcool, *Patri*.

J’étais prêt. J’en avais besoin autant que Mason et les autres. Je voulais en finir avec ça et passer à la suite. Malgré sa grande faiblesse, mon père avait réussi à me dire beaucoup de choses juste avant de mourir. Ça avait été mon devoir d’écouter chacun de ses mots, même si je les avais déjà entendus, et de réitérer mon engagement. Toute ma vie, il m’avait seriné les mêmes principes. Ses paroles étaient tatouées dans mes entrailles aussi sûrement que le blason des Ballenger sur mon épaule. Qu’ils y soient nés ou qu’ils y aient été accueillis plus tard, tous les membres de la dynastie familiale seraient en sécurité.

Néanmoins, les dernières instructions paternelles me seraient le cœur. Il n’était pas prêt à lâcher les rênes si tôt. *Les Ballenger ne s’inclinent devant personne. Fais-la venir, les autres le remarqueront.* Ça, ça risquait d’être plus difficile. Je devrais d’abord écraser les vautours qui tournaient en cercle

au-dessus de notre territoire, Paxton en tête. Peu important qu'il soit mon cousin : il restait le rejeton illégitime d'un vieil oncle qui avait trahi sa propre famille. Paxton contrôlait le petit territoire de Ráj Nivad, à quatre jours de cheval, au sud, mais ça ne lui suffisait pas. Comme le reste de sa lignée, il était consumé par la jalousie et la cupidité. Il viendrait forcément rendre un dernier hommage à mon père – et jauger nos forces par la même occasion. Mais il n'était pas encore au courant, et lorsque l'information lui parviendrait, il lui faudrait quatre jours pour arriver. J'avais le temps de me préparer à l'accueillir.

Nos *strazas* hélèrent les gardes postés en haut de la tour, qui prévinrent ceux postés à la porte. Les lourdes grilles de métal s'ouvrirent en grinçant devant nous. Je les franchis en sentant tous les regards fixés sur moi, sur ma main. *Patrei*.

La Bouche de l'Enfer s'ouvrait dans la vallée juste en dessous du Guet de Tor ; on n'en apercevait que quelques parcelles à travers la canopée des tembris qui la couronnaient. Une fois, j'avais dit à mon père que j'allais tous les escalader. J'avais huit ans et je n'imaginais pas leur hauteur vertigineuse, même quand mon père me rappela que la cime des tembris appartenait au royaume des dieux et non à celui des hommes. Je n'étais pas allé bien loin, et sûrement pas jusqu'au sommet d'un seul d'entre eux. Personne n'y était jamais arrivé. Mais si leur cime touchait presque le ciel, leurs racines s'enfonçaient jusqu'aux fondations mêmes de la terre. Ils étaient la seule chose qui fût plus profondément ancrée dans le sol du royaume que les Ballenger.

Une fois au pied de la colline, Gunner poussa un cri et lança son cheval au galop. Nous l'imitâmes, le fracas des sabots se répercutant jusque dans la moelle de nos os. Nous aimions que les citadins soient prévenus de notre arrivée.

Le tintement délicat de la cloche résonna à travers les arches de pierre sans qu'aucun autre bruit ne vienne la défier. Malgré notre penchant pour les entrées fracassantes, les membres de notre famille respectaient le caractère sacré du temple, même lorsque nous avions la vue troublée par les cartes et la bière. Encore cinq coups de cloche et nous en aurions fini. Gunner, Priya et Titus étaient agenouillés à ma droite, Jalaine, Samuel, Aram et Mason à ma gauche. Nous occupions tout le premier rang. Nos *strazas* – Drake, Tiago et Charus – s'étaient placés derrière nous.

Le prêtre dit quelque chose dans la langue ancienne, mélangea les cendres à du sang de veau puis déposa une empreinte grise humide sur le front de chacun d'entre nous. Des porteurs d'offrandes à la mine grave reçurent les nôtres et allèrent les placer dans les coffres du temple. Ils les avaient jugées acceptables pour les dieux – et même plus qu'acceptables, sans doute. Il y avait de quoi engager une autre guérisseuse pour l'infirmerie.

Encore trois sons de cloche. Deux. Un. Nous nous levâmes, acceptâmes la bénédiction du prêtre et sortîmes du temple obscur en file indienne. Des saints sculptés, perchés sur de hauts piédestaux, nous toisèrent en silence et une douce psalmodie flotta derrière nous tel un fantôme protecteur.

Dehors, Titus attendit d'être au bas des marches pour pousser un sifflement aigu : le signal du rassemblement à la taverne. Ce serait la tournée du nouveau *Patrei*.

Je sentis qu'on tirait sur mon manteau. La voyante était recroquevillée à l'ombre d'un pilier, sa capuche dissimulant son visage. Je laissai tomber quelques pièces dans sa corbeille.

– Qu'as-tu à m'annoncer ? lui demandai-je.

Elle continua à tirer sur mon manteau jusqu'à ce que je m'accroupisse. Ses yeux pareils à deux billes d'azur

semblaient flotter, désincarnés, dans l'ombre impénétrable de sa capuche. Son regard se planta dans le mien et elle pencha la tête de côté comme pour voir ce qui se passait derrière mes yeux.

– *Patri*, chuchota-t-elle.

– On t'a déjà prévenue.

Elle secoua la tête.

– Personne ne m'a rien dit : c'est ton âme qui vient de me l'annoncer. Mais le vent m'apporte d'autres nouvelles.

– Lesquelles ?

Elle se pencha vers moi, baissant la voix comme si elle craignait que quelqu'un d'autre n'entende.

– Il chuchote qu'ils arrivent, *Patri*. Ils viennent te chercher.

Elle prit ma main dans ses doigts noueux, embrassa mon anneau et reprit :

– Que les dieux te gardent.

Elle ne m'avait rien appris mais je ne regrettais pas les pièces que je lui avais jetées. Tout le monde savait qu'on allait nous défier.

Je n'avais pas atteint la dernière marche que Lothar et Rancell, deux de nos surveillants, traînèrent un homme jusqu'à nous et le mirent à genoux de force devant moi. C'était Hagur, du marché aux bestiaux.

– Il fraudait, annonça Lothar. Comme vous le soupçonniez.

Je dévisageai Hagur. Il n'y avait pas de déni dans ses yeux, juste de la peur. Je tirai mon couteau.

– Pas devant le temple, implora-t-il, les joues baignées de larmes. Je vous en supplie, *Patri*. Ne m'humiliez pas devant les dieux.

Il saisit mes jambes et inclina la tête en sanglotant.

– Tu t'es déjà humilié tout seul. Pensaistu vraiment que nous ne verrions rien ?

Hagur ne répondit pas, se contentant d'implorer ma pitié et de presser son visage contre mes bottes. Je le repoussai et il écarquilla des yeux terrifiés.

– Personne ne vole la famille.

Il acquiesça vigoureusement.

– Mais les dieux ont fait preuve de miséricorde envers nous une fois, poursuivis-je, et telle est aussi l'habitude des Ballenger.

Je rengainai mon couteau.

– Lève-toi, frère. Si tu vis dans la Bouche de l'Enfer, tu fais partie de notre famille.

Je lui tendis la main et l'aidai à se relever. Il me dévisagea comme si c'était une ruse, trop effrayé pour bouger.

– Une fois, répétai-je tout bas à son oreille. Ne l'oublie pas. Durant toute l'année à venir, tu paieras double dîme.

Il s'écarta en bredouillant des remerciements et en trébuchant dans sa hâte de s'éloigner. Puis il se détourna et prit ses jambes à son cou. À l'avenir, il ne nous volerait plus. Il se rappellerait qu'il fait partie de la famille et qu'on ne trahit pas les siens. Du moins, c'était ainsi que les choses étaient censées se passer. Je songeai à Paxton et repensai aux paroles de la voyante. *Ils viennent te chercher.* Paxton était un emmerdeur, une sangsue qui avait pris goût aux vins les plus fins. Nous nous occuperions de lui comme nous nous occupions de tous nos problèmes.

LES CHAROGNARDS ONT FUI en emportant nos provisions et nos affaires.

Ils sont partis ? demande-t-il.

J'acquiesce.

Il gît mourant dans mes bras. Déjà, il n'est plus que poussière et cendre, un fantôme de grandeur.

Il fourre la carte dans ma main.

C'est ça, le véritable trésor. Emmène les autres là-bas. Tout dépend de toi à présent. Protège-les.

Il me promet qu'il y aura de la nourriture, que nous serons en sécurité. Il me répète la même chose depuis la chute des premières étoiles. Je ne sais plus ce qu'est la sécurité – elle a disparu avant ma naissance. Avec ses ultimes forces, il presse ma main.

Ne t'en sépare jamais, à aucun prix. N'y renonce pas. Pas cette fois.

Entendu, réponds-je parce que je ne veux pas qu'il meure en croyant que tous ses efforts et ses sacrifices ont été vains. Je veux qu'il pense que sa quête nous sauvera.

Prends mon doigt, ordonne-t-il. C'est le seul moyen.

Il sort un rasoir de son gilet et me le tend. Je secoue la tête ; je ne peux pas faire ça à mon propre grand-père.

Maintenant, insiste-t-il. Tu devras faire bien pire pour survivre. Parfois, tu devras tuer. Ça..., dit-il en regardant sa main, *ce n'est rien du tout.*

Comment pourrais-je lui désobéir ? Il est notre commandant à tous. Je balaie du regard tous ceux qui nous entourent, leurs yeux enfoncés dans leurs orbites, leurs visages maculés de crasse et marqués par la peur. Je connais à peine la plupart d'entre eux.

Mon grand-père me fourre le rasoir dans la main.

Tu es le dernier d'une multitude. Tu es la famille, la famille Ballenger. Protège les autres. Survivez. Vous êtes le Vestige restant pour lequel a été construit le Guet de Tor.

Je n'ai que quatorze ans ; les autres sont encore plus jeunes. Comment pourrons-nous être assez forts pour résister aux charognards, aux vents et à la faim ? Comment pourrons-nous nous débrouiller seuls ?

Maintenant, ordonne mon grand-père.

Et je lui obéis.

Il n'émet pas un son, se contentant de sourire avant de fermer les yeux et de rendre son dernier souffle.

Alors, je prends mon premier souffle de chef d'un Vestige, chargé par mon grand-père et commandant de m'accrocher coûte que coûte à l'espoir. J'ignore si j'y parviendrai.

Greyson Ballenger, 14 ans

4

KAZI

LES ENCLOS À BÉTAIL GISAIENT, brisés et épars tel du petit bois ; la puanteur de l'herbe brûlée nous écorchait les poumons. La rage à fleur de peau, je contemplais cette destruction tandis que Wren et Synové grondaient de fureur. Soudain, notre mission venait de se fracturer telle une image dans un miroir brisé. En définitive, notre colère ne pouvait que nous servir. Nous le savions. Notre excuse pour venir ici – enquêter sur la violation des traités – se voyait subitement pousser des griffes et des crocs.

La colonie se composait de quatre maisons, d'une salle commune, d'une grange et de plusieurs dépendances. Toutes avaient été endommagées et la grange était totalement détruite. Nous aperçûmes un homme voûté qui binait frénétiquement un jardin sans paraître se soucier du carnage alentour. En nous voyant arriver, il brandit sa binette, puis la baissa en avisant la cape de Wren – le patchwork du clan Meurasi. Mon gilet en cuir arborait le même thannis sacré que le bouclier vendain, et la sangle nasale du cheval de Synové s'ornait des franges typiques

des clans qui vivent dans les plaines orientales. Autant de détails indiquant nos origines à un œil informé.

– Qui a fait ça ? demandai-je en atteignant l’homme, même si je m’en doutais déjà.

Il se redressa en se tenant les reins. Son visage était ridé par des années de labeur au soleil, ses pommettes pareilles à des collines usées dans un paysage affaissé. D’autres colons, trop effrayés pour se montrer, nous observaient par l’embrasure des portes ou des volets. Notre interlocuteur s’appelait Caemus ; il nous expliqua que les maraudeurs avaient attaqué au milieu de la nuit. Il faisait noir et personne n’avait pu voir leurs visages, mais il savait que c’étaient les Ballenger. Ils étaient déjà venus la semaine précédente pour ordonner aux colons de ne pas laisser leurs courtecornes paître sur leurs terres. Ils avaient même emporté une bête en guise de paiement.

Wren jeta un coup d’œil à la ronde.

– Leurs terres ? Ici, au milieu du Cam Lanteux ?

– Tout leur appartient, répliqua Caemus. Jusqu’au dernier brin d’herbe. Aussi loin que porte le regard, d’après eux.

Les jointures de Synové blanchirent de rage.

– Où est votre bétail ? m’enquis-je.

– Parti. Ils ont emporté le reste. Sans doute à titre de paiement pour l’air que nous respirons.

Je remarquai qu’il n’y avait pas non plus de chevaux.

– Et les raviens que Morrighan vous a donnés ?

– Ils ont tout pris, hormis la vieille carne qui tire notre chariot. Quelques-uns d’entre nous sont partis en ville pour racheter des bêtes. Ils ne pourront pas en obtenir beaucoup. Les Vendains doivent s’acquitter d’une surtaxe.

Caemus serrait les dents et ses doigts étaient crispés sur le manche de son outil. Les Vendains étaient courageux,

mais il craignait que certains d'entre eux aient trop peur pour revenir.

– Vous ne verserez de surtaxe à personne, pas plus que de paiement pour l'air que vous respirez, décrétai-je en jetant un dernier coup d'œil aux dégâts. Ça prendra sans doute un moment, mais vous serez dédommagés.

– Nous ne voulons pas d'ennuis avec...

– Les autres colons reviendront et c'est vous qui recevrez un paiement.

Il me dévisagea, sceptique.

– Vous ne connaissez pas les Ballenger.

– Exact, admis-je. Mais ils ne nous connaissent pas non plus.

Et nous étions sur le point d'y remédier.

Une trentaine de kilomètres nous séparait encore de la Bouche de l'Enfer. Loin de la capitale islandienne, c'était une cité reculée et mystérieuse sur laquelle on ne savait pas grand-chose, hormis qu'il s'agissait d'un carrefour commercial à l'importance grandissante. Quelques mois plus tôt, je n'en avais encore jamais entendu parler. Mais apparemment, elle était assez grande pour que les colons puissent y vendre leurs produits et y acheter ce dont ils avaient besoin.

Je me sentais fatiguée et irritable. Malgré ma tente, j'avais mal dormi la nuit précédente. Ce paysage plat et désolé me rendait nerveuse et j'avais l'impression de suffoquer depuis plusieurs jours. Synové jacassait sans interruption et quand elle reparla du racaa, je la rabrouai d'une voix stridente comme celle d'une corneille.

– Désolée, dis-je après un long silence. Je n'aurais pas dû te crier dessus.

– Je crains d'être à court de nouveaux sujets de conversation, répondit-elle.

Je me sentais vraiment mal. Et Synové avait raison – *elle savait*. Je détestais le silence et elle s’efforçait de le meubler pour moi. J’étais habituée au brouhaha de la ville, aux murmures constants, aux cris, aux chocs, à tous les bruits que font les humains et les animaux, au crépitement léger de la pluie sur les toits et au clapotement des flaques de boue sous les roues des chariots, à la rengaine des colporteurs qui tentaient de vendre un pigeon, une amulette ou une tasse de thannis fumant. J’avais soif d’entendre le rugissement du fleuve, le tintement métallique qui accompagnait le passage des soldats dans une ruelle, les ahanelements d’une centaine d’hommes tirant le grand pont ou les cliquetis des osselets de souvenir pendus à un millier de ceintures, s’entrechoquant et résonnant pour former une mélodie douée d’une vie propre. Toutes ces choses m’aidaient à me dissimuler ; elles étaient mon armure. Le silence à peine troublé par le souffle du vent me laissait nue.

– S’il te plaît, rappelle-moi comment les femelles donnent naissance.

– Elles pondent des œufs, intervint Wren. Tu aurais dû écouter.

Synové se racla la gorge, comme chaque fois qu’elle voulait qu’on se taise.

– Je vais plutôt vous raconter une histoire.

Wren et moi haussâmes des sourcils dubitatifs. Malgré tout, j’éprouvai un élan de gratitude.

C’était une histoire que nous connaissions déjà, mais à laquelle Synové ajoutait souvent un rebondissement inattendu pour nous faire rire. Elle racontait la dévastation à la manière des Fenlandais, reprenant son accent épais et traînant. Dans cette version, l’ange Aster jouait un rôle important. Les dieux étaient devenus paresseux ; ils ne s’occupaient pas du monde aussi bien qu’ils l’auraient dû, de sorte que les Anciens s’étaient élevés jusqu’à une position

divine. Affamés de pouvoir mais dépourvus de sagesse, ils détruisaient tout sur leur passage. Aster, qui était une gardienne des cieux, tendit la main à travers la galaxie, saisit une poignée d'étoiles et les projeta sur Terre pour détruire le mal qui y pullulait. Ayant trouvé un Vestige au cœur pur, elle eut pitié de ses membres et les emmena à l'abri derrière les portes de Venda.

– Quant aux Fenlandais, les êtres suprêmes, elle leur fit don d'un énorme cochon rôti, avec une étoile scintillante dans la bouche.

Chaque fois que Synové ressortait cette histoire, le cadeau d'Aster changeait en fonction de son humeur du moment. Quand Synové avait faim, c'était toujours quelque chose de gras et de juteux.

Wren prit le relais, racontant la version de son clan qui ne contenait aucun cochon rôti, mais d'innombrables lames bien aiguisées. Moi qui n'appartenais à aucun clan – même parmi les Vendains, j'étais sans racines –, je n'avais aucune variante à proposer. Mais dans toutes celles que j'avais entendues, les dieux et les anges détruisaient le monde pour punir les hommes de leurs ambitions déplacées et de leur cruauté. Ils n'épargnaient que les rares élus qui avaient trouvé grâce à leurs yeux, donnant naissance aux différents royaumes que nous connaissons. Et comme la reine aimait à le répéter : *Notre travail n'est jamais fini. Le temps est une roue ; les événements se répètent. Nous devons rester vigilants.*

Et pour l'instant, l'objet de notre vigilance, c'étaient les Ballenger.

Wren, qui avait le regard aussi perçant qu'un faucon, fut la première à l'apercevoir.

– Nous y sommes !

Au loin, la plaine ondulait en formant des collines. Des ruines éparses apparurent enfin, piquetant le paysage

de leurs ombres. Au-delà, nichée au bas d'une montagne lavande brumeuse telle une bête gigantesque vautrée aux pieds de son maître, une tache sombre grandit. Mais de quel genre de bête s'agissait-il, et surtout, qui était son maître ? Comme nous approchions, la Bouche de l'Enfer prit forme et couleur. Un ovale vert foncé semblait planer au-dessus de la ville tel un diadème menaçant hérissé de pointes. Des arbres ? Oui, des arbres démesurés et étranges comme je n'en avais encore jamais vu. Synové prit une inspiration sifflante.

– C'est donc ça, la Bouche de l'Enfer ?

Mon pouls accéléra et je me dressai dans mes étrières. Mije renâcla, prêt à se lancer au galop. *Pas encore, mon beau. Pas encore.* Des bribes de rues antiques apparurent, semblables au dos de serpents souterrains faisant surface comme s'ils se déplaçaient sous nos pieds.

– Par les dieux, s'exclama Wren, c'est aussi grand que la cité du Sanctuaire !

Je respirai à fond, me détendis et me rassis sur ma selle. Ça allait être un jeu d'enfant.

La cité se dressait juste avant la frontière d'Islandie, un royaume mineur en forme de grosse larme. La Bouche de l'Enfer se situait à son extrémité, à l'écart des habitations. La forteresse des Ballenger la surplombait depuis l'autre côté de la frontière. D'après le rapport que la reine avait reçu, c'était une citadelle impénétrable. Nous verrions bien de quoi il retournait.

Contrairement à la cité du Sanctuaire, cette ville ne possédait pas de mur d'enceinte, et aucun fleuve ne la retenait prisonnière. Elle prenait ses aises avec l'audace d'un seigneur de guerre, sans limite apparente. Ses rues s'étendaient tels des doigts crochus mais puissants ; elle ne semblait guère contenue que par le cercle d'arbres qui la

surplombait telle une couronne mystique. Elle possédait de multiples points d'entrée, et, au loin, nous distinguions quantité d'autres voyageurs en approche. Alors que nous nous trouvions encore à bonne distance, Wren s'arrêta près de ruines qui lui paraissaient convenables et nous y dissimulâmes une partie de nos affaires avant de nous remettre en route.

Malgré l'affluence des voyageurs, notre arrivée suscita une forte curiosité. Peut-être à cause du blason vendain sur le harnais de nos montures ou à cause de ce qu'on pouvait lire sur nos visages. Nous n'étions pas venues vendre ou acheter quoi que ce soit, la raison de notre présence était donc forcément mauvaise. Sur ce point, ceux qui nous observaient avec méfiance n'avaient pas tort. Wren siffla, secoua la tête et marmonna :

– Je n'aime pas ça du tout.

Elle sortit sa *zieth*, la fit tourner et la rengaina en faisant claquer la poignée contre le cuir de son fourreau. J'échangeai un regard avec Synové. Nous n'étions pas surprises par la réaction de Wren : elle faisait toujours ça quand elle recalculait un risque.

– Tu es sûre de toi ? Leur famille est puissante. S'ils te jettent en prison...

– Oui, la coupai-je avant qu'elle suggère un autre plan – car c'était la seule manière de procéder pour que ça fonctionne. Comme je l'ai dit à Griz. Je peux le faire, et toi aussi.

Elle acquiesça.

– Ne cligne pas des yeux la première.

– Jamais.

Quand on vit dans la rue, on obéit à toute sorte de lois tacites et Wren savait que c'était une des miennes. Ne pas cligner des yeux la première n'était pas juste une astuce pour hypnotiser une cible ; c'était une question de survie.

Nous nous enfonçâmes dans cette ville étrange en ouvrant de grands yeux devant les bizarreries qui attireraient notre attention. Par exemple, ce réseau anarchique de structures bâties sur les branches des arbres au-dessus de nos têtes et reliées par des ponts de corde. Il y avait là-haut des maisons, des boutiques et même une grande auberge, l'ensemble formant un labyrinthe d'ombres et de chemins sans fin.

L'architecture de la cité était un curieux mélange d'ancien et de nouveau, de pierres piquetées par l'usure et de marbre rutilant. À certains endroits, les arbres géants se pressaient les uns contre les autres telles des sentinelles loyales, ne laissant filtrer qu'une faible lumière. Mais au cœur de la ville, ils se tenaient en retrait, ménageant une ouverture par laquelle le soleil pouvait briller sur la Bouche de l'Enfer. Son éclat nimbait une bâtisse de marbre blanc d'une douce aura lumineuse. Le temple.

Celui-ci se dressait au centre d'une vaste plaza circulaire grouillante de monde, de bruit et d'agitation. Je fis halte pour balayer ce spectacle du regard et, l'espace de quelques secondes, je retins mon souffle. Habitude vaine dont je ne parvenais pas à me défaire, je scrutai la foule en quête du visage qui me hantait. Ne le trouvant pas, je poussai un soupir de soulagement et de déception mêlés.

Les avenues qui partaient de la place étaient disposées tels les rayons d'une roue autour du moyeu. Nous trouvâmes une écurie où abreuver et nourrir nos chevaux et, tandis que Wren et Synové les installaient dans des box, je demandai au patron où je pourrais trouver le magistrat local.

– Il se tient juste devant vous, me répondit l'homme.

Les magistrats que j'avais rencontrés à Reux Lau ne géraient pas d'écuries pour arrondir leurs fins de mois...

– C'est vous qui appliquez la loi ici ?

– Je veille à ce que tout se passe bien, ouais. Nous sommes une dizaine à le faire.

Rejetant les épaules en arrière, il ferma un œil et me jaugea de l'autre.

– Quel est le problème ?

Je lui expliquai qui j'étais, précisant que je venais au nom du roi d'Islandie, ce qui n'était qu'une légère exagération, et de la reine de Venda afin d'enquêter sur la violation des traités. L'homme me détailla ouvertement, de la pointe de mes bottes jusqu'à l'épée et aux couteaux passés à ma ceinture. Son regard s'attarda sur ces derniers.

– Je ne suis pas au courant d'une quelconque violation.
Évidemment.

Je me rapprochai de lui et il fit un pas en arrière. Apparemment, il avait entendu parler des Rahtans.

– En tant qu'exécutrice de la loi pour votre roi, je vous ordonne de me dire ce que vous savez.

Il secoua la tête et haussa les épaules.

J'étais toute disposée à secouer cette petite fouine comme un prunier pour lui faire lâcher ses fruits mûrs, mais il était encore trop tôt. J'avais un gibier plus gros en ligne de mire.

– Des Vendains sont venus ici faire des achats. Vous les avez vus ?

Il parut soulagé par le tour que prenait la conversation.

– Bien sûr, acquiesça-t-il avec empressement. Ils sont passés ce matin. Ils allaient par là, précisa-t-il en tendant un doigt vers une des avenues. Vers le mercantile...

– Où les Vendains ont le privilège de payer deux fois plus cher ? le coupai-je.

Il eut un haussement d'épaules indifférent.

– Je ne suis pas au courant de ça non plus, mais je dois vous dire que les gens d'ici sont loyaux, et que

cette ville appartient aux Ballenger depuis aussi loin que remonte la mémoire.

– Intéressant. Vous n’ignorez pas que la Bouche de l’Enfer se trouve à l’intérieur des frontières d’Islandie, et non sur le territoire de la famille Ballenger ?

Un demi-sourire releva un coin de sa bouche.

– Parfois, il est difficile de faire la différence. La moitié des gens d’ici leur sont apparentés et l’autre moitié a une dette envers eux.

– Vraiment ? Et à quelle moitié appartenez-vous, magistrat ?

Il reprit son air maussade et se contenta d’une grimace. Je me détournai et m’apprêtais à partir lorsqu’il me rappela.

– Conseil d’ami : faites attention à ne pas marcher sur les pieds de n’importe qui.

Conseil d’ami, hein ? Je rejoignis Wren et Synové et nous nous dirigeâmes vers le mercantile en posant quelques questions en chemin. Personne ne savait rien, cependant. Et impossible de dire si les habitants refusaient de parler à des Rahtans par principe, ou s’ils avaient juste trop peur pour critiquer les Ballenger devant des représentantes de la loi.

À l’extérieur du mercantile, un auvent rayé protégeait des caisses et des tonneaux débordants de grain, de haricots séchés, de viande salée, de poisson mariné, de fruits et de légumes colorés. L’abondance de nourriture me surprit, comme chaque fois que je me rendais dans une autre ville que la mienne. À l’intérieur, on vendait d’autres aliments et toute sorte de marchandises : par une fenêtre, j’aperçus des pelles, des rouleaux de tissu et un mur entier de teintures. Un chariot tiré par un vieux cheval était parké non loin, et je me demandai s’il appartenait aux colons vendains.

Alors que nous approchions, je vis un vendeur chasser des enfants qui jouaient près d’une pile de caisses pleines d’oranges. Ma langue me picota. *De belles oranges juteuses.*

Je n'en avais mangé qu'une seule de toute ma vie, volée dans la demeure d'un seigneur de quartier. Je cherchais autre chose mais je l'avais vue posée sur sa table tel un ornement précieux ; je l'avais reniflée et joyeusement épluchée, abandonnant l'écorce sur place pour que le maître des lieux puisse voir que son trésor avait été dûment apprécié. Chaque pelure répandait un parfum divin dont je m'emplissais les narines. Quand le premier quartier avait franchi mes lèvres, j'avais compris qu'il s'agissait d'un fruit divin.

Depuis, je n'avais pas eu l'occasion d'en remanger. Les chariots prévizis en apportaient rarement jusqu'à Venda et les oranges étaient un luxe réservé aux seigneurs de quartier ou aux gouverneurs – généralement un cadeau du Komizar, seul capable de faire apparaître des denrées aussi rares et exotiques. Je comprenais que les enfants soient attirés par ce fruit mystérieux.

Une femme qui sortait du mercantile les appela ; ils coururent vers le chariot, sautèrent à l'arrière et la soulagèrent des marchandises qu'elle portait dans ses bras. Après les avoir rangées, ils tournèrent de nouveau un regard plein de désir vers les oranges. Wren héla la femme en vendain. Surprise d'entendre sa propre langue, celle-ci écarquilla les yeux. Ici, les colons parlaient landais, une variation du morrighais qui était le langage dominant du continent.

– Vous venez de la colonie ? lança Synové en s'approchant.

La femme jeta un regard nerveux autour d'elle.

– Oui, répondit-elle tout bas. Nous avons eu quelques ennuis. Un des hangars qui abritaient nos réserves a brûlé et nous avons dû venir en ville pour acheter de quoi les remplacer.

Elle nous avoua qu'elle venait de dépenser le peu d'argent qu'il leur restait et je perçus la peur dans sa

voix. Les colons s'étaient installés dans la région pour fuir la famine provoquée par la stérilité des sols de Venda. Une armée entière avait été démobilisée avec l'espoir que les anciens soldats trouveraient une vie meilleure ici. Et voilà où cela les avait menés. J'expliquai à la femme que nous étions des Rahtans envoyées par la reine pour nous enquérir de leur sort et je l'interrogeai au sujet des maraudeurs. Elle me raconta la même histoire que Caemus : il faisait si noir qu'ils n'avaient pas vu leurs visages, mais les Ballenger avaient exigé un paiement.

– Où sont les autres colons qui vous accompagnent ? lui demandai-je.

Elle m'expliqua qu'ils étaient allés acheter le reste des provisions dans une ruelle proche et qu'ils comptaient repartir dès que possible. Lorsque je lui demandai si on lui avait fait payer double prix au mercantile, elle baissa les yeux et murmura, effrayée :

– Je n'en sais rien.

J'avisai un sac en toile de jute vide à l'arrière du chariot.

– Je peux vous l'emprunter ?

Elle opina d'un air inquiet. Je fourrai le sac dans les mains de Wren et lui fis signe de me suivre. Elle devina immédiatement pourquoi et leva les yeux au ciel.

– Maintenant ?

– Oh, que oui. Maintenant, confirmai-je.

Je m'approchai du vendeur qui surveillait les marchandises exposées sous l'auvent et désignai la caisse d'oranges.

– Combien ?

Au temps qu'il mit à me répondre, je compris qu'il me réservait une réponse spécifique. Il m'avait vue parler à la femme et devait se douter que j'étais également vendaine.

– Cinq gralos pièce, annonça-t-il finalement.

Même pour une étrangère, je savais que c'était une fortune.

– Vraiment ? lâchai-je en feignant de réfléchir.

Puis je saisis une orange, la jetai en l'air et la rattrapai dans ma paume tendue. Le vendeur fronça les sourcils et ouvrit la bouche, prêt à aboyer. Mais je pris une deuxième orange, puis une troisième et une quatrième, et en me voyant jongler avec, il oublia ce qu'il s'apprêtait à dire. Bouche bée, il se contenta de suivre des yeux les fruits qui tournoyaient dans les airs. Je lui souris – alors même qu'une lame que je connaissais bien me poignardait les entrailles. Plus je souriais, plus je saignais, plus vite les oranges tournoyaient et plus ardemment ma colère flamboyait. Mais je continuais à rire et à bavarder parce que ça faisait partie du numéro. *Fais en sorte qu'ils y croient, Kazi. Souris. Ce n'est qu'un jeu innocent.*

J'avais développé ce tour pour les seigneurs de quartier les plus soupçonneux, ceux qui n'éprouvaient pas la moindre compassion pour les vauriens dans mon genre. Même si le prix n'était qu'un navet à moitié pourri ou un morceau de fromage sec pour remplir mon estomac vide, ça valait le risque de perdre un doigt. Chaque victoire m'aidait à tenir une journée de plus, à Venda. Combien de fois avais-je hypnotisé des marchands de cette façon ? Souris pour les embobiner, jonglé pour les dépouiller, attiré la foule pour émuonner leur vigilance, interpellé les spectateurs, feint de rattraper un fruit de justesse et lancé les autres dans leurs bras afin qu'ils ne remarquent pas ceux qui disparaissaient ?

Le vendeur me parut dûment fasciné tandis que j'attrapais une orange après l'autre, la lançais dans les airs, la faisais tournoyer et la reposais sur un tas parfaitement symétrique dans une autre caisse, tout en m'extasiant sur le miracle des oranges en général et la beauté des siennes en particulier – les plus appétissantes que j'aie jamais vues. Pour chaque fruit qui finissait dans la caisse, pourtant, un autre

tombait droit dans le sac en toile de jute aux pieds de Wren. Lorsque j'en eus mis quatre de côté, je déposai la dernière orange au sommet de la pyramide que je venais de constituer. Le vendeur admira mon œuvre d'un air émerveillé, sans se rendre compte de quoi que ce soit.

– Vos oranges sont sûrement délicieuses, mais trop chères pour ma bourse, lui dis-je.

En revanche, il ne lui échappa pas que plusieurs passants s'étaient approchés pour assister au spectacle et qu'ils examinaient désormais ses marchandises avec envie. Il me tendit une des oranges les plus petites et les moins jolies.

– Avec mes compliments.

Je le remerciai et regagnai le chariot, Wren sur mes talons avec le sac en toile de jute. Même les enfants ignoraient ce qu'il contenait. Je reniflai l'orange à la peau marquée, savourant son parfum, puis la rangeai dans le sac et posai celui-ci à l'arrière du chariot avec les autres marchandises afin que les colons le découvrent plus tard. Nous nous éloignions pour parler avec d'autres Vendains qui sortaient juste de chez un apothicaire lorsque je vis approcher des ennuis.

Un groupe de jeunes hommes pleins d'arrogance – et d'alcool, à en juger leur mise débraillée – se dirigeait vers nous. Celui du milieu avait la chemise largement déboutonnée sur sa poitrine nue. Il était grand, avec des épaules larges, et marchait comme si la rue lui appartenait. Ses cheveux blond foncé tombaient en désordre devant ses yeux injectés de sang.

J'échangeai un regard entendu avec Synové et Wren, et nous passâmes sans nous attarder. Notre cible et notre ticket d'entrée au Guet de Tor étaient Karsen Ballenger, le patriarche de cette famille de hors-la-loi. Je n'avais pas de temps à perdre avec de vulgaires fêtards.

5

JASE

QUELQU'UN ME POUSSA et je m'écrasai par terre.

– Réveille-toi.

Je roulai sur moi-même et vis le banc dont j'étais tombé, ainsi que Mason penché au-dessus de moi. Je plissai les yeux dans la lumière qui pénétrait par les fenêtres de la taverne et portai une main à mon crâne, certain qu'une hache était plantée dedans. Maudissant Mason, je tendis la main pour qu'on m'aide à me lever et remarquai que mon bras était nu.

– Où est ma chemise ?

– Va savoir, répondit Mason en m'aidant à me mettre debout.

Il semblait aussi mal en point que moi. La veille au soir, j'avais payé à boire à la moitié de la ville et j'étais certain que la moitié de la ville m'avait payé à boire en retour. Aucun couronnement n'accompagnait la nomination d'un nouveau *Patri*. En cet instant, pourtant, j'aurais trouvé cela plus approprié que les rites exécutés la veille et dont je me souvenais à peine. J'aperçus ma chemise jetée sur le comptoir et allai la chercher en titubant, butant

Et bien entendu, ma gratitude la plus profonde à Dennis, mon voleur préféré, l'homme qui a dérobé mon cœur. J'ai dansé ma vie « enchaînée » à cet être brillant, qui m'a aidée à voir le monde sous un nouvel angle et qui est toujours disposé à le regarder aussi avec mes yeux. Le jour de notre rencontre, nos mondes ont doublé. Il est le meilleur complice dont j'aurais pu rêver, toujours là pour moi qu'il s'agisse de m'apporter un *latte*, mon déjeuner, ou de me prêter une oreille attentive pour m'aider à dénouer un nœud du scénario. C'est grâce à lui que l'écriture se fait et que les livres existent.